

# LE CAHIER

## DES ARTS ET DES LETTRES

Une production du N.T.U.:

### TCHEKOV nouvelle vague...

L'équipe du Nouveau Théâtre Universitaire présente cette semaine trois pièces du Russe Tchekov. Le tour de force que voilà ! Une mise en scène soignée, de talentueux acteurs, des décors et costumes impeccables, un éclairage adéquat, telle se présente la nouvelle production du N.T.U.

Seulement, avant d'en arriver à présenter aux étudiants du campus universitaire un spectacle convenable (le moins que l'on puisse en dire), la jeune troupe a fait face à un nombre considérable de difficultés tantôt d'ordre administratif, tantôt d'ordre

technique. Les conditions de travail déplorables que dût affronter le groupe, augmente à nos yeux son mérite. Conditions souvent absurdes, toujours révoltantes:

1) absence d'un local permanent de répétitions;

2) absence d'un entrepôt pour la disposition du matériel;

3) impossibilité de planifier dans la répartition des tâches à cause du nombre réduit de collaborateurs;

4) problèmes financiers, certains coûts immédiats étant défrayés par les membres;

5) problèmes techniques: confection des costumes, construction des décors, éclairage, et enfin, le plus tragique des manquements:

6) absence d'une scène propice à la présentation de pièces de théâtre.

Le budget alloué au N.T.U. pour son spectacle actuel est d'environ \$2,500 dollars, répartis en différents items:



Hélène Savard, Jacques Crête et Yves Corbeil dans une scène de LA DEMANDE EN MARIAGE.

Costumes: \$400; décors: \$300; accessoires: \$400; éclairage: \$180; location du Grand Salon du Centre Social: \$460; publicité: \$350; plus, diverses acquisitions, tel un cadre métallique: \$175, un rideau, etc... Il faut mentionner, ici, le bénévolat des collaborateurs. Si l'on demande à Lucien Hamelin, directeur de la troupe, si le budget est suffisant, il répond que tout le montage d'un spectacle reviendrait à bien moins cher si ce n'était des problèmes techniques.

Trois pièces de Tchekov: "Les méfaits du tabac", "L'Ours", "La demande en mariage". Un metteur en scène: Lucien Hamelin. Des décorateurs: Gilles Lalonde, Jean-Claude L'Espérance et

Jacques Thérien. Trois comédiens dans sept rôles: Hélène Savard, Jacques Crête, Yves Corbeil.

La mise sur pied d'un spectacle d'une heure trente demande environ 2 mois de préparation. Les fidèles du N.T.U. auront remarqué les

talents de ses comédiens amateurs et les dons plus discrets du reste de l'équipe... "Pour l'instant, on produit", de dire Lucien Hamelin, "plus tard, on créera".

H. F.  
(PHOTO-REPORTAGE page 3)

#### Un reportage d' Henri Frickx



Hélène SAVARD, dont nous connaissons déjà les talents de comédienne, joue une fois de plus dans une production du Nouveau Théâtre Universitaire. Ici, avec Jacques Crête.

#### dans ce numéro

- Numéro de création Pages 5 à 8
- Répulsion Page 9
- Roch Carrier Page 11
- La vieille dame indigne Page 10

# le royaume des pique-assiettes

## Aux Editions de l'Estérel

Le journaliste haïtien Gérard V. Etienne vient de publier aux Editions de l'Estérel, dirigées par Michel Beaulieu, une plaquette intitulée **Lettre à Montréal**. Des extraits de ce texte avaient été publiés l'an dernier, dans le **Quartier Latin**, à l'occasion du Supplément de création.

M. Etienne est étudiant à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal et signe, à l'occasion, quelques articles dans **Méto Express**. Il est très préoccupé par les problèmes racistes; il a déjà signé un essai sur la "négritude", paru dans son pays "aux orangers en fleurs".

## Les bijoux de Braque

Les bijoux que Braque dessina vers la fin de sa vie seront exposés au Musée des Beaux-Arts de Montréal jusqu'au 16 mars.

Les bijoux font partie d'une collection de 150 bijoux représentant les dernières oeuvres créées par Braque avant sa mort. Le peintre-sculpteur qui fut une des premiers fauves et, avec Picasso, l'inventeur du mouvement cubiste en 1909, est mort à Paris en 1963 à l'âge de 81 ans. Le lapidaire parisien Henri-Michel Heger de Löwenfeld, réalisateur des dessins de Braque, suit l'itinéraire de l'exposition (du moins sera-t-il à Montréal et Québec pour la durée de la manifestation).

Braque a fait des gravures ou des bois à diverses périodes de sa vie. Il a illustré, par exemple, des poèmes de St. John Perse, le Piège de Méduse d'Erik Satie (le compositeur des surréalistes), et la Théogonie d'Hésiode.

Braque commença à s'intéresser aux pierres précieuses en 1962 lorsque, à l'occasion de son 80e anniversaire, il voulut offrir un cadeau à sa femme Marcelle. Il imagina un camée à l'image d'un profil inspiré de la Grèce antique et, pour le réaliser, il s'adressa au baron Heger de Löwenfeld. Ce dernier tailla dans l'onix un bijou qui enthousiasma le peintre. La bague reçut le nom d'Hécate, déesse grecque descendante des Titans, qui préside à la magie et se plaît à enchanter.

Les deux créateurs décidèrent de travailler ensemble dans le but d'assujettir le minéral aux plus hautes exigences de l'art.

On retrouve dans les bijoux les thèmes préférés de Braque: l'oiseau, le poisson, les étoiles, la tête de demi-déesse. Les formes sont sou-

vent taillées dans les surfaces lisses de gemmes étincelantes, contrastant avec la texture érodée de leurs montures d'or ou de platine grené, entrelacé ou treillissé.

## Ce soir aux JMC : quintette Eichendorff

C'est ce soir qu'aura lieu à la salle Claude-Champagne le cinquième et dernier concert de la Série internationale des Jeunesses Musicales.

Un quintette à vent composé des instruments habituels (flûte, clarinette, hautbois, basson et cor) donnera en concert des oeuvres écrites pour quatuor, quintette et sextuor (avec l'addition d'une trompette).

Leur programme comprend, en plus des oeuvres classiques et romantiques, des oeuvres de contemporains tchèques et viennois. C'est pour interpréter les compositions d'Isa Krejci et de Kurt Schwertsik qu'un toupettiste accompagne, cette année, le quintette Eichendorff. L'an dernier, cet ensemble fit une tournée pour les centres JMC du Saguenay, du Lac Saint-Jean et de la Côte Nord. Tous gradués de l'Académie de Musique de Vienne, les membres du Quintette Eichendorff se sont réunis en 1960. L'ensemble, qui a emprunté son nom au

poète Joseph Freiherr von Eichendorff, a acquis une bonne réputation surtout par ses "sérénades aux châteaux d'Autriche".

Le programme de ce soir est le suivant: Divertimento en si bémol majeur, K. 270, de Mozart, "Kasace" d'Isa Krejci; "Chants de folklore russe" d'Anatol Lyadov; "Proviant" de Kurt Schwertsik; Concertino pour quintette à vent, de Jan Novak.

## Le Cahier : fin de saison

Le Cahier, que vous avez selon toute apparence sous les yeux, est le numéro 18 d'une série qui en comprend 22. Notre dernier numéro paraîtra tout probablement le 31 mars. "Tout probablement", parce que nous faisons face, à l'heure actuelle, à certaines difficultés financières (comme le Quartier Latin régulier d'ailleurs). Ces difficultés pourraient même nous empêcher de publier jusqu'au 31: nous ferons évidemment tout ce qu'il sera possible pour ne pas écourter notre saison. Il a été question, un certain temps, de publier jusqu'à la mi-avril (il y eut, souvenez-vous, une interruption de deux semaines au mois de novembre), mais l'idée fut

vite écartée à cause d'impératifs financiers.

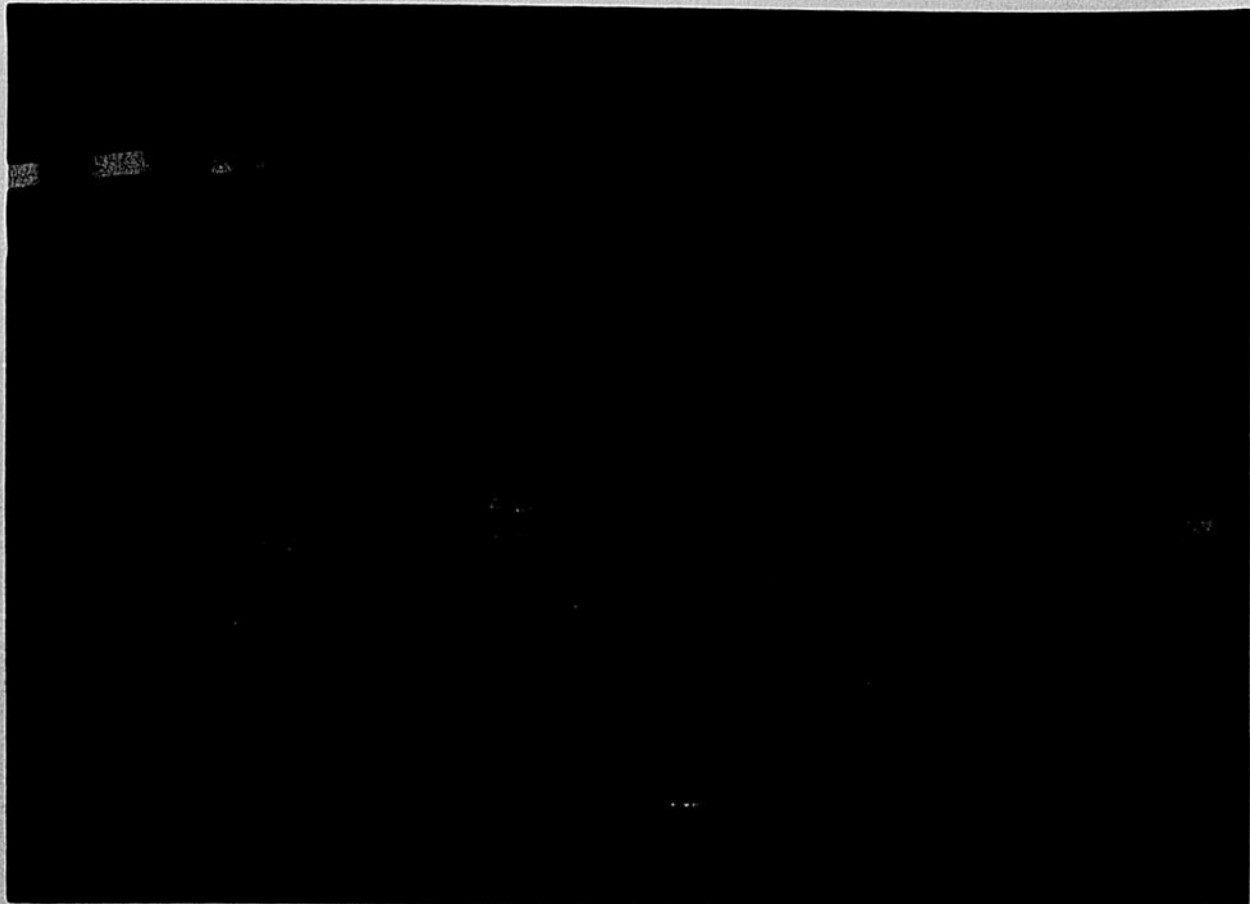
Au moment où nous écrivons ces lignes, nous avons l'assurance de publier un Cahier jusqu'au 31 mars.

## Nomination

Henri Frickx, étudiant à la Faculté des Sciences sociales, succède à Jean Bélanger au poste de rédacteur en chef du **Cahier**. M. Frickx, qui demeure toujours chroniqueur cinématographique, occupait "officieusement" les fonctions de rédacteur en chef depuis un mois: la chose est maintenant officielle.

Dans une lettre ouverte qu'il faisait parvenir à Daniel Saint-Aubin, et qu'on peut lire dans le **Quartier Latin** d'aujourd'hui, M. Bélanger souhaitait que le lecteur sache qu'il a été "suspendu". C'est déjà fait. Pourquoi ? Le comité éditorial du **Quartier Latin** n'a pas été convaincu par le mémoire de 13 pages que M. Bélanger leur avait soumis et qui demandait la démission pure et simple de Daniel Saint-Aubin. Dans ce texte, le directeur du **Cahier** était accusé d'opportunisme, de mégalo-manie, d'orgueil, d'hypocrisie, et le reste.

Nous aurions volontiers tu ces enfantillages mais on nous le demandait.

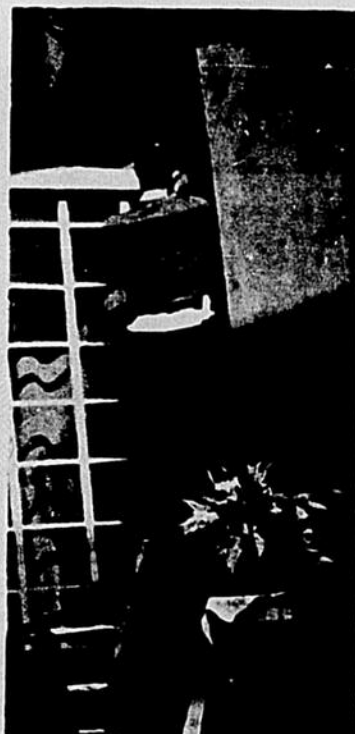


Les Sorcières de Salem au TNM: Léo Illial, Jacques Galipou, Monique Joly, Jeannine Butto.

# TCHEKOV (suite)



Ci-haut, les couturières se fiant à des dessins très précis, confectionnent les habits qui serviront aux représentations. Sur notre photo: Ginette Dupuis, Josée Vanase et Madeleine Leduc.



La mise en place des décors est une étape importante vers la réussite. On voit ici, Jacques Thérien (prêtre) de la régie permanente du N.T.U.



Les panneaux, une fois installés, il faut à nouveau les retirer: soit pour les peindre, les retoucher, ou encore parce qu'on ne peut se permettre de les laisser au Grand Salon une semaine avant les représentations...

Photos  
DANIEL RÉMI



Le directeur du N.T.U., Lucien Hamelin, est également metteur en scène. Pour TCHEKOV: des trucs, de l'esprit, de la ferveur.



Les répétitions, avec costumes et décors, ont enfin lieu. Sous la direction du metteur en scène, les acteurs doivent reprendre une scène difficile de LA DEMANDE EN MARIAGE. Du courage et de la bonne volonté...



Des conditions de travail pénibles, une atmosphère parfois déprimante, mais malgré tout, un brillant résultat. Bientôt, un autre tour de force: ANTIGONE. Les répétitions ont déjà commencé.

Au Centre Social dimanche

# Le chœur des étudiants de l'université de Toronto



Photo: Daniel Rémi

Centre Social de l'Université de Montréal, dimanche 29 février.

Un ensemble vocal admirable ! Ils ont atteint un degré d'excellence remarquable. Le conducteur Llyod Bradshaw dirige avec beaucoup d'aisance et obtient une sonorité envoûtante. Ce qui fait cette sonorité merveilleuse, je pense, c'est le grand nombre de voix féminines: presque trois voix féminines pour une masculine. L'ensemble produit une sonorité très douce.

Quant à la technique, c'est un problème qui n'en est plus un. Aucun excès dans les transitions, beaucoup d'expression sans que l'on sente l'effort... On a pu remarquer un bel effort dans la prononciation lorsqu'il s'agissait de pièces françaises ou latines. L'accent saxon se trouvait réduit à sa plus simple expression. Les pièces au programme étaient variées, bien choisies et de difficulté variable. Notons dans les pièces difficiles: "Pavane" de Gabriel Fauré, "Ave Maria" de Rachmaninoff et "Pater Noster" de Stravinsky. Pour terminer, l'Orchestre de Queen's Park, s'est ajouté au chœur pour interpréter très brillamment le "Gloria" de Vivaldi. C'est surtout ici que l'on a pu constater la qualité et la maîtrise de cet ensemble. Cette fois, l'Orchestre et le chœur étaient sous la direction d'un jeune chef talentueux (et fort nerveux !) Wilson Swift. Notons au passage que le chœur de l'Université de Toronto a représenté le Canada au "Festival Choral International". Cet ensemble se trouve actuellement en tournée.

Côté bilinguisme (!), ils ont interprété O Canada en bon français et puis... ce fut tout. La présentation se fit en anglais. Heureusement, on avait distribué un programme bilingue. Ces échanges universitaires ne devraient-ils pas être l'occasion de manifester l'existence — si existence il y a — de ce fameux bilinguisme ?

Pour revenir à l'aspect musical, je tiens à faire remarquer la qualité de ce petit orchestre nouveau qui s'appelle l'Orchestre de Queen's Park. Sous la direction de leur chef très dynamique, ils en sont arrivés à une très belle sonorité, si l'on ne tient pas compte, bien entendu, de quelques grincements. L'hautboïste a été fameux dans le solo du "Gloria". Quant au pianiste, il avait beaucoup de métier; les dimensions de la salle ne le favorisait pas toutefois.

Lucien LORJOT

## RENÉE CLAUDE à la Comédie-Canadienne

À la Comédie Canadienne, le 14 février, récital de Renée Claude. Quelques chansons: "Mon pays", "Bilissi", "l'idiote aux cloches", "Je suis une marguerite", "Chanson pour X", etc.

Après de nombreux spectacles dans les boîtes à chansons et des tournées un peu partout dans la province, Renée Claude a franchi les portes de la Comédie-Canadienne. Nous qualifierons ce succès de relatif, mais pas de triomphe cette étape que l'interprète québécoise vient d'accomplir, bien que nous concevions qu'elle puisse y exceller parfaitement un jour.

Car Renée Claude a beaucoup de talent. Une voix prenante et chaude. Les sentiments vécus d'une interprète douée d'une passion très intense. Mais toute la bonne volonté d'un individu ne suffit pas pour accéder à la perfection. Il faut, en plus, une technique sûre de la voix, une souplesse naturelle dans le comportement sur scène, et enfin, un répertoire qui convienne bien à la personnalité de l'interprète.

Une salle de grandes dimensions, comme la Comédie Canadienne, exige, et surtout des chanteurs, une diction parfaite et une voix bien timbrée, pour se faire entendre distinctement de tous. Et si l'artiste utilise le micro (tel fut le cas), il doit savoir s'en servir. Renée Claude est telle-

ment passionnée que tout son être explose dans une chanson. Nos oreilles aussi ! À cause de cela, bien des phrases furent incompréhensibles, des finales non soutenues et sacrifiées.

Renée Claude brille surtout dans les chansons qui évoquent la passion des sentiments humains. La fantaisie lui sied mal.

Michel LUPIEN

### AVIS A TOUS LES COMEDIENS

Le N.T.U. recherche des comédiens et comédiennes qui ne sont pas occupés et désirent participer à la saison 66-67. — Qualifications: un peu d'expérience; beaucoup ne nuirait pas.

Spectacle:

#### Antigone d'Anouilh

sera présenté fin mai, dans la cour d'honneur de l'U. de M. Préparer un extrait du rôle qui vous intéresse

DATE DES AUDITIONS: SAMEDI 5 MARS

Heure des auditions: 2 h. 30 p.m.

Les Ecoles J. PERETZ présentent

### LE CHOEUR DES ÉTUDIANTS de l'Université de Montréal

dirigé par Fernand Gratton

dans la cantate

"LA FETE DES ARBRES" et autres oeuvres



MARTHA SCHLAMME

dans

"Songs of Many Lands"



TALMON HERZ

violoncelliste israélien dans des oeuvres de PAUL BENCHAIM et OTTO JOACHIM

SAMEDI, 19 MARS 1966

PLACE DES ARTS 842-2112

BILLETTS:

\$250, \$3.00, \$4.00, \$5.00, \$6.00

# SUPPLÉMENT DE CRÉATION

## La semaine des quatre jeudis

**"Avant de te connaître j'avais rencontré le malheur, le désespoir. Avant de te connaître, allons donc, ces mots n'ont pas de sens. Tu sais bien qu'en te voyant pour la première fois, c'est sans la moindre hésitation que je t'ai reconnue".**

André Breton

Hector se levait naturellement de mauvaise humeur. Les matins l'exaspéraient, la lumière, les idées cartésiennes, les explications rationnelles. Il attendait pour boire et manger *parce que* la Science tardait à réchauffer l'eau de la cafetière et à rôtir ses tranches de pain. Autrefois, il se levait de bonne heure *parce que* les autorités du collège avaient décidé qu'il se coucherait tôt, sans intuitions, sans poésie, sans amour.

Il fumait, songeant à l'immuable horaire de cette journée nouvelle, songeant aux lieux qu'il reverrait immanquablement: la cafétéria, le salon, la bibliothèque. La bibliothèque mal foutue où les élèves se font vis-à-vis. A part le **Quartier latin**, dont il attendait jadis la distribution avec une certaine impatience, seul le cours de monsieur Rosset le retenait aux alentours de l'université durant l'après-midi. Il y avait de plus en plus de monde à ce cours, comme si Hector n'était pas le seul à penser de même.

Jusqu'à seize heures trente, jusqu'à ce que Rousseau, Balzac ou Zola le désennuient, il s'agissait donc de tuer le temps.

D'ordinaire, la salle U-1 pouvait suffire. Hector s'y installait et regardait distraitement passer les gens, les filles surtout. Quelques-unes valaient la peine d'être vues... Quand par hasard il ouvrait un livre, la nonchalance de son esprit le lui faisait bientôt refermer: les associations de mots, les balancements de phrases, les subtilités le dé-

routaient. Il se croyait profond parce qu'il était lent à réagir et difficile à émouvoir: cette lenteur, cette difficulté creusaient des abîmes entre le monde et sa personne. Il préférait le soir au matin, le rêve à la vie réelle. Il pouvait rester des heures debout, à siroter de mauvais cafés, sans voir, les yeux ouverts sur le vide. Se caler mollement les fesses dans un fauteuil était néanmoins son attitude favorite, son yoga, sa façon habituelle d'attendre que la messe du jour achève et que sonnent les cloches nocturnes de l'inspiration. Elles faisaient beaucoup de bruit, ces cloches, peu de musique cependant.

Ce jeudi-là, Hector avait la très nette impression qu'il arrivait à la croisée des chemins, que pour une fois, un événement capital romprait la trame de sa paisible existence. Roulant vers Montréal, une chanson d'Edith Piaf l'obsédait: une voix déchirante lui disait que l'amour était le moyen d'entrevoir et non d'atteindre un plus grand bonheur — et que ce reflet d'absolue félicité pouvait mener au suicide. En temps normal, ces grandes idées de suicide et de bonheur ineffable n'effleuraient même pas l'esprit d'Hector. A la limite, il pouvait concevoir que certaines personnes s'y intéressent mais pour sa part, il avait résolument pris le parti de les ignorer. Il était profond, il le pensait encore et le disait parfois; mais à partir de cet instant, il dut reconnaître à contrecœur que sa profondeur ne s'exerçait que dans le détail.

Sa voiture resserrant davantage le noeud de la circulation, Hector déboucha en plein trafic. Il n'avait envie d'aller nulle part, d'arrêter tout à coup pour dormir au coin des boulevards Décarie et de la Savane,

bercé par la polonaise improvisée d'une fanfare de klaxons. A la hauteur de Côte des Neiges, il n'était plus question d'assister aux cours de grammaire et de linguistique où les professeurs se battaient pour des subjonctifs et des gérondifs qui le rendaient malade. Rue Maplewood dont le nom anglais lui apparaissait comme une souillure, il passa tout droit devant les escaliers mobiles aménagés dans le Mont-Royal.

Il s'arrêta non loin du Centre Social et escalada l'édifice jusqu'au septième étage, jusqu'au local du *Quartier latin* où il faisait semblant de travailler, incapable d'écrire une seule ligne convenable. Désœuvré, il en redescendit peu après et vit la jeune fille des sciences sociales, la fille en vert. Il s'arrêta, comme si on lui eut asséné un coup de poing. Lui qui d'ordinaire ne remarquait pas, ni la couleur des vêtements, ni la couleur des yeux, il n'y voyait plus clair. Et ce jeudi-là, le cours de littérature lui parut moins intéressant: Hector aurait aimé l'entendre avec Quelqu'un.

Il essaya par la suite de reconstituer la scène mais s'il retraçait parfaitement chacune de ses impressions, il avait peine à évoquer leur objet. Le merveilleux trésor s'était envolé du coffre merveilleux qu'il avait redécouvert au fond de lui-même et il décida de s'y enfermer à clé jusqu'à la semaine suivante. Les événements se précipitèrent.

Le matin du deuxième jeudi, Hector se leva d'humeur égale. Il attendit patiemment que la science daigne réchauffer l'eau de la cafetière et rôtir ses tranches de pain. Il fuma, songeant à la fille qu'il reverrait, à toutes les filles en vert. Il y avait tant d'amour et si poignant: le soir,

la musique, la boisson, le rêve, se plonger dans le plaisir en illuminant la nuit: à deux, inventer de nouvelles étoiles. Hector redevenait naïf. La spontanéité de ses sentiments, leur entières contrastait parfois avec l'attitude critique de son intelligence. En amour

### une nouvelle d' ANDRÉ BERTRAND

il était fou et prenait naturellement sa folie pour de la profondeur, car il était aussi profond...

A quinze heures trente, en U-1, il sirotait de mauvais cafés, sans voir personne, les yeux ouverts sur le vide. Des silhouettes s'avançaient de profil, passaient, repassaient devant lui. Il savait qu'un être de chair viendrait enfin, là, à ses côtés, qu'il lui parlerait. Qu'aux interrogations banales succéderaient, éventuellement, des confidences plus attachantes, puis des soirées de mots, puis des nuits de mots et de tendresses. C'était toujours la même histoire. Un enfant? Hector y pensait parfois: le meilleur de lui-même et le meilleur d'un autre se conjuguant. C'était normal. C'était merveilleusement normal, de quoi vouloir faire des enfants toute sa vie. Pourquoi la vie était-elle autre chose que ça?

Il engagea avec la fille en vert, merveilleusement charnelle au milieu des silhouettes vaporeuses, une conversation qui ne mena nulle part. Des banalités, des questions d'usage. Ses espoirs avortèrent quand la demi-douzaine de fantômes qu'il connaissait vinrent le sa-

luer. Il se rabattaient autour d'eux, fondaient sur leur bonheur comme une nuée d'insectes.

La fois suivante, Hector se leva malgré tout persuadé de réussir. Mais un mauvais plaisant accaparait la scène, un mauvais plaisant à barbiche, triomphant de stupidité. Cette grosse guêpe ne lâchait pas son abeille. Déçu, il s'envola vers d'autres cieux. Il y avait tant d'amour et si poignant: pourquoi s'acharner, tourner autour d'une seule fleur où déjà s'est arrêté un bourdon hideux, ailes déployées, tout à ses affaires de miel, tout à son entreprise de séduction?

Hector comprit enfin que la fille en vert l'avait précipité dans les sphères du réel, qu'un jardin s'étendait à perte de vue, bourdonnant de suc et de fièvre, de fleurs et de papillons. Il y avait tout à coup des filles en bleu, des filles en noir, des filles en jaune: toutes droites, élanées, accueillantes. Il s'agissait d'en aimer une pour toujours, le temps, l'éternité, quelle que soit sa couleur puisque la matière n'est que l'image d'une âme universelle fractionnée diversement.

Mais le matin du quatrième jeudi, il ne pouvait se résoudre. Il ne pouvait choisir la matière, la fleur, la fille dont il atteindrait l'âme. Hector était lâche et profond. Il éteignit sa cigarette et se rendormit de fort mauvaise humeur. Le sommeil lui tenait lieu de suicide: il ne se jugeait plus digne de s'éveiller à nouveau. Il s'éveilla quand même et se remit à courir d'une semaine à l'autre. *Il jouait de la flûte pour l'amour de Dieu.*

André BERTRAND

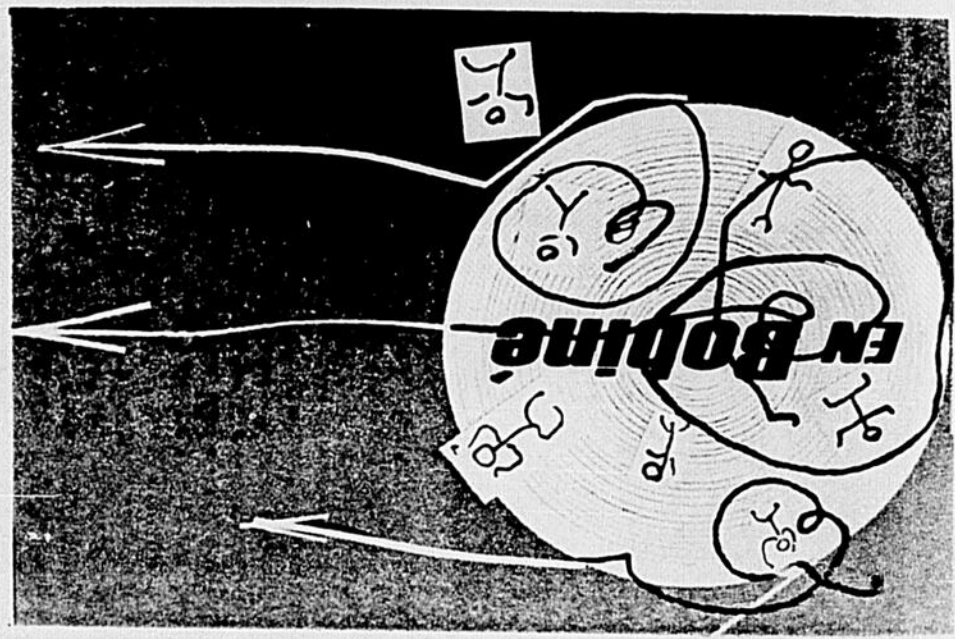
# ANCIENNE LETTRE

Surtout ne vous en faites pas pour moi, et n'allez pas faire semblant de pleurer, maudite bande de salauds. Je ne vous ai pas aimés, vous me l'avez bien rendu, nous sommes quittes. J'ai toujours vomi mon sort, vieux copains de misère. Je n'avais même plus un trou de rat pour beurrer mes tartines de lard. Que vouliez-vous donc que je fasse ? Je n'avais personne pour me plaindre, et je ne pouvais même pas mourir à crédit. J'étais condamné à vivre, plus moyen de m'échapper nulle part. Je suis mort cent fois, depuis l'année dernière. J'ai tout préparé, cette fois-ci. Je m'embarque ce matin sur un vieux rafiot de basse mer, et je nagerai bientôt par mille pieds de fond avec mes vieux frères de l'ombre. Tout a été prévu. J'aurai une pierre aux pieds, l'autre au cou, et je me flanquerai une balle dans la cervelle avant de sauter, pour ne pas rater le voyage. N'essayez pas de me retrouver, je vous en prie, et si vous me voyez rôder dans les parages, dans quelques jours, dites-vous bien que c'est une illusion, faites semblant de ne pas me reconnaître, je voudrais tant partir pour de bon, une fois. Ceci sera ma dernière lettre, je le pressens. Si vous en recevez d'autres, ce ne sera pas vrai, et jetez-les au panier. Sur la rue, si vous croisez quelqu'un qui me ressemble, je vous en prie, ne le saluez pas. Il faut que je puisse imaginer ma mort, jusqu'à y croire. Si vous y tenez, je serai entre la mer de Chine et l'océan Indien, flottant peut-

être entre deux eaux, continuant éternellement le voyage. Je n'ai pas su m'arrêter nulle part. Que voulez-vous que j'y fasse maintenant. Je n'ai plus le cœur aux remords. Mais comment, dites, me libérer de moi ou de vous ? N'y existerait-il pas une porte dérobée, un raccourci, pour passer de vie à trépas ? Faut-il donc que cette mort aussi soit pleine de formalités. C'est tuant, toutes ces signatures, confirmations, d'une glacière à l'autre, et moi qui n'aime pas le froid. Mais dites donc, quand commence-t-on à être vraiment, mais vraiment, raide, et qu'on inspire les corbeaux ?

Répondez-moi dans l'au-delà, mais faites vite, avant que je n'aie perdu toute la mémoire de ma dégoûtante et si belle vie de chien. Puis saignez-moi encore, si vous croyez me revoir. Seulement au cas où j'aurais le goût de revenir.

François BEAULIEU



Pour douter du chemin... peut-être.

Ronald Richard

## VOYAGE

*Une route s'est creusée  
Qui me projette jusqu'à toi  
Par un voyage  
D'impossible tendresse  
Embusquée, terrifiée,  
Qui cherche ta main en moi.*

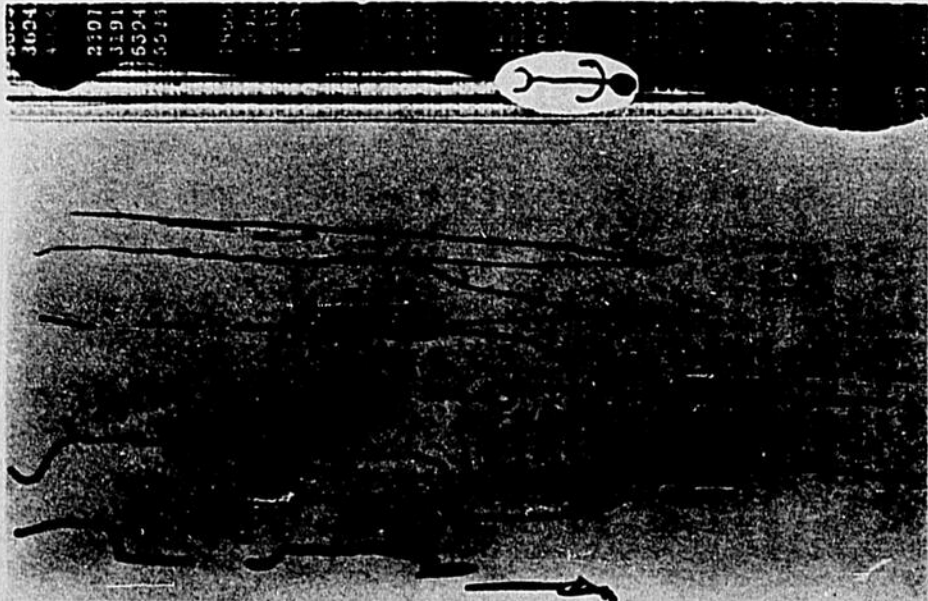


## PAROLE

*Voltige d'invisibles espaces  
En apparence de temps;  
Main, bouche, front,  
Nus  
A la barre des mots, des gestes, des lumières,  
Quêtant la transparence  
L'impossible miroir inviolé  
Où la parole est source,  
La goutte naissance  
Réveil  
Primitif rayon d'une limpidité:  
Vestige d'impalpables lieux  
En permanence d'instant.*



*J'ai ton départ tout en poussière  
De souvenirs et de tendresses  
Coulés entre mes mains ouvertes  
Qui ne retiennent que l'espace  
En la demeure d'une chair;  
J'arrondis mon geste d'ennui  
Sur la courbe glacée  
Où je touche une absence lointaine  
Lourde, touffue,  
Que pas un cri n'habite,  
Et je me tais de peur.*



J'avais la terre pour lit nuptial:  
il faudra toujours quelque peu chienner.

Ronald Richard

Michelle DUBOIS



# LIS TES RATURES

J'ai donc quitté ce monde où rien n'allait plus...  
De tout ce dont on y parlait, je ne parlais pas  
car je ne pensais rien.

De tous ces gens, je ne voyais que l'extérieur,  
et ne soupçonnais pas ce qu'ils pouvaient être  
vraiment.

Et même si quelquefois j'écoutais quelque chanson  
dire ce que je ressentais, ou si je lisais quelque texte  
allant dans le sens de mes pensées...

J'y demeurais indifférent: aucun chansonnier, aucun  
auteur n'allait assez loin pour moi, je les avais  
dépassés...

J'étais dans les corridors d'un autre monde,  
d'un monde inaccessible aux intelligents,  
(et pis que les "intelligents": les "bien équilibrés"...) interdité à ceux qui veulent vivre...

d'un monde où, obligatoirement, on est seul,  
on n'y va que seul, on s'y fait seul.  
Obligatoirement, car on se le construit soi-même,  
ce monde, comme une forteresse...

on se le construit, car on y est acculé.  
On voudrait que les choses soient autrement,  
et que l'on n'ait pas eu à se réfugier dans cet autre  
monde, où l'on finira de se dévorer soi-même...

J'ai donc quitté ce monde,  
y laissant esprit et espoir...  
pour sauver l'esprit, il y avait l'espoir;  
mais l'espoir s'était dissout dans la vie...  
et pour concentrer l'espoir...  
il n'y avait personne.

J'étais l'obstacle, l'impasse à moi-même.  
Tout s'était "agencé" lentement, pendant des ans,  
mais pour éclater brusquement, en quelques mois.  
J'étais: orgueil, paresse (inavoué), timidité (évi-  
dente), le tout à l'extrême:  
l'impossibilité de communiquer,  
l'INERTIE TOTALE.

Mais parfois, on se sentait plein d'évidence à dire,  
à répéter, à crier:  
on croyait posséder une parfaite compréhension de  
tout ce qu'était le monde,  
le monde merveilleux, beau ou laid.

Mais si l'on voulait le moins équilibré transmettre  
ce que l'on ressentait durant ces brefs moments,  
on n'en avait guère les moyens... :  
parler ? mais comment, et, surtout... à qui ?  
puisque l'on était fin seul;  
ou bien écrire... bien sûr,  
mais pour écrire, il fallait se concentrer tant soit peu,  
... "se borner", (ce qui était... inacceptable);  
et alors, vite: tout S'ÉVAPORAIT...

On écrivait quand même, mais seulement pour dire...  
que l'on n'avait plus rien à dire:  
ça faisait des textes "noirs"... sordides.

Pourtant, écrire, c'était le seul moyen de tenter de  
communiquer  
qu'il restait... mais, pour ce qu'on y disait... :

son néant, son regret, sa nostalgie, et surtout: son  
inertie totale...

C'étaient des textes qui auraient choqué l'esprit le  
moins équilibré;

et le problème était qu'il n'y avait pas de lecteur  
éventuel, à ce bas niveau,

et qu'il n'y en aurait jamais, personne.

(Mais qu'est ce texte-ci, sinon...)

Et d'ailleurs on se disait:

"Pourquoi vouloir faire connaître

à ces gens intelligents, bien équilibrés,

que de pauvres "êtres", "bêtes" à l'extrême,

imbéciles, idiots, crétiens...

existent et se promènent parmi eux ?...

Puisqu'ils ne les voient pas et ne s'en rendent pas  
encore complètement compte...?

Pourquoi dire aux gens intelligents que l'on n'est  
rien ?

Pourquoi vouloir communiquer du néant ?..."

Pourquoi ? C'était que, secrètement à soi-même et  
chimériquement...

on désirait atteindre, au fin fond d'une personne  
qui hantait les restes du pauvre esprit,  
atteindre un point (de folie...) sensible,

(un goût d'aventure gratuite... pour le sauvetage  
d'esprit en détresse...),

pour qu'elle comprenne, et qu'elle vienne...

Mais il se posait un dilemme:

la personne que l'on désirait atteindre,

on la voulait très intelligente, ...et on la voyait ainsi,  
et même plus: équilibrée parfaitement...

et, contradiction, chimère... :

on la voulait avec avec le brin de folie aventurière...

assez pour qu'elle vienne désenliser l'esprit qui  
s'enfonçait dans les noirceurs de la solitude.

Peu importait le dilemme: puisqu'on ne tentait  
rien...

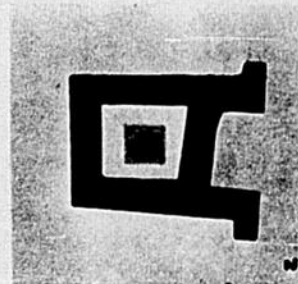
Et puisque, même si l'on osé follement lui parler,  
à cette lointaine incarnation d'un espoir imaginaire,  
elle aurait fort probablement envoyé promener  
radicalement ce pauvre fou qui tentait  
déraisonnablement de s'accaparer un peu de son  
attention, un tout petit peu de sa VIE...

J'ai quitté ce monde où VIT cette "petite" fille  
à laquelle je songe parfois, souvent, ou constamment;  
je songe à d'autres, je songe aux "amis" perdus,  
au frère lointain...  
je ne communique avec personne sur quoi que ce  
soit d'intelligent...

Mais je me demande même si je fus déjà dans  
leur monde ?

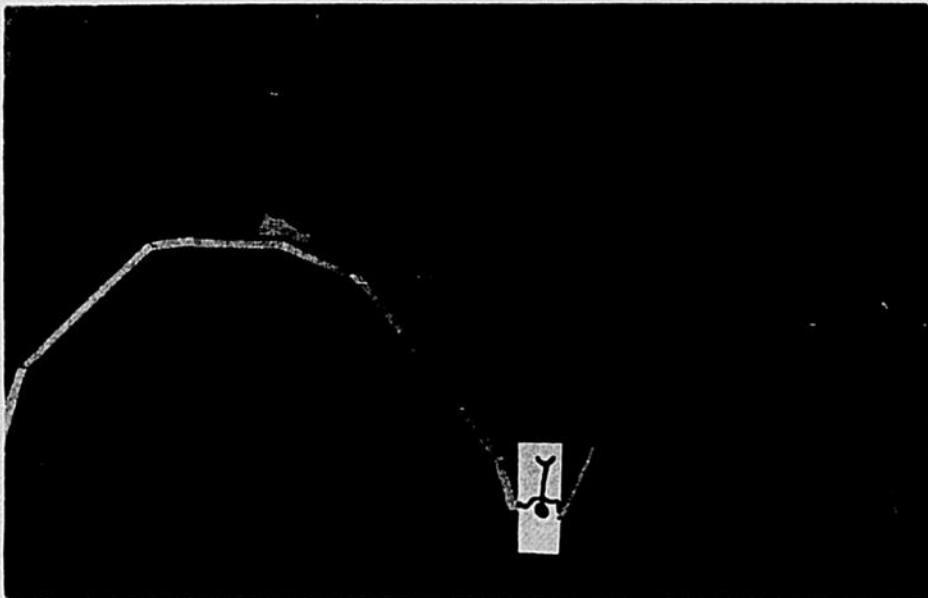
Mon esprit se meurt, se referme dans un monde de  
folie aux espoirs chimériques;  
mon corps existera encore quelques temps...

Gaëtan GUY



B. Richard

Avec mes bibites confrères.



## Germance

La montagne  
furoncle de terre  
a germé

tranquillité  
crime et potence

on sent le noeud glacé  
marquer le coup tordu:

résurrection.

**Bernard B. COURTEAU**

J'avais l'amour de choses et autres: l'envers du Calvaire, c'est un peu comme ça.

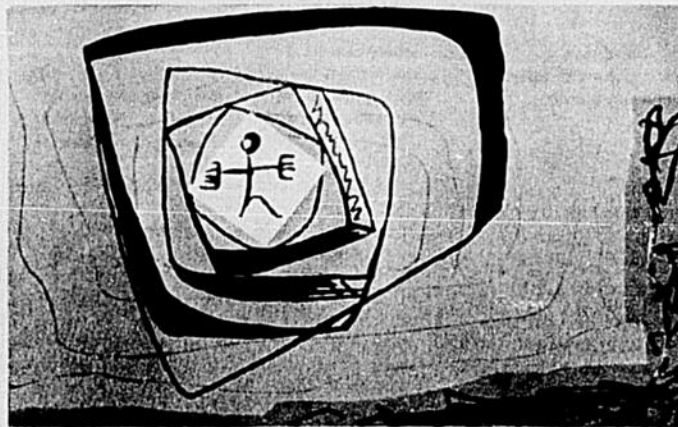
## Arrêt

dès que le geste eut dépassé le réel  
l'unique trouva accord en la sève du verbe  
image aux fers coupés rouges  
raidie plein volcan à la bulbe du sang

tu passes en ce rond-point rallumant  
tous les réverbères de la place  
teinte depuis quatre saisons orange  
et de parvenir en ce rouage  
tu retrouves sous l'ongle la cicatrice  
où tu venais séduire l'univers jailli  
ce globule d'où nous pouvions voir  
l'étoffe et le fil de nos corps

dialogue rappelle-toi de l'espèce sauvage.

**Nicole BROSSARD**



Spécialiste malgré lui de la mise en boîte: homme-poisson...  
homme-cosmonaute.

# CYCLE

Dame blanche, poitrine découverte,  
Poitrine mi-nue.  
Et l'enfant s'est tu:  
L'enfant-bleu tête.

Il est alors de longs jours de laine,  
De clapotements de menottes,  
De longs jours d'ébène  
Engloutis par l'avidie hotte.

Dame froissée laisse échapper  
Glapissements inaudibles  
De l'enfant lassé,  
Lassé des soins et des bibles.

Enfant blanche, poitrine découverte,  
Couchée le long  
De l'homme noir qui fait sa fête  
De l'enfant aux doux tétons.

**Marie-Claire HEROUX**

## PRENDRE NOTE

A cause de certaines difficultés financières, il nous a été impossible de publier tous les textes jugés les meilleurs. Nous nous proposons donc d'en faire un ou deux chaque semaine dans le Cahier jusqu'au 31 mars.

# "REPULSION" de Polanski : sous le signe de la violence

On retrouve dans le dernier film de Roman Polanski, *REPULSION*, tout ce qui avait contribué à faire du *COU-TEAU DANS L'EAU*, un film admirable: le même style incisif et brillant, cette souplesse et cette continuité au niveau du scénario qui sont la marque des grands cinéastes.

*REPULSION* est un film étonnant, d'une violence inouïe. On ne peut s'empêcher de faire des rapprochements avec des films dont la valeur corrosive est certaine: *VIRIDIANA*, *LES ABYSSES*. Nous touchons ici un point essentiel: il faut bien se rendre compte que *REPULSION* n'est pas un film en quête de sensationnalisme ou dont la violence est frelatée; un tel point de vue serait mesquin et contraire à l'évidence même.

Par-delà le déroulement des faits qui sont simples — une jeune fille frigide s'enferme dans un appartement et commet des meurtres — il y a la manière de les raconter. Et c'est ici qu'éclate et s'évapore la distinction passablement vide de sens entre le fond et la forme. Car ce style propre à Polanski, dont nous avons parlé, ne peut être qu'en même temps sa façon de sentir, d'être, enfin de compte d'exister. En ce sens, *REPULSION* apparaît comme un film profondément engagé, d'un engagement tout intérieur qui s'incarne dans la création artistique.

Mais revenons au contenu proprement dit, à cette sombre histoire de folie et de mort dont la présentation est exceptionnelle. Sous le coup de l'ennui et du dégoût, une jeune manucure sombre lente-

ment dans la folie. C'est la première partie du film, toute remplie de ce cheminement. Par des détails significatifs, un art fait de subtilités, le spectateur assiste à cet effritement: les images au salon de beauté, en montrant l'atmosphère étouffante, ces lents regards jetés par l'héroïne sur des religieuses jouant au ballon, la répugnance qu'elle éprouve au contact physique des hommes.

La deuxième partie du film est marquée au début par un sursaut de révolte — nous voyons dans une scène particulièrement frappante la jeune femme couper le doigt d'une de ses clientes — mais cette révolte ne sert à rien et c'est la réclusion dans l'appartement, la folie furieuse, les cauchemars, la décomposition rapide de tout l'être.

Ici encore joue le talent de Polanski qui imprègne le fantastique chacune des images, souvent d'une réalité brutale. Qu'on pense à l'assassinat du propriétaire à coups de rasoir, au lapin en train de pourrir sur une table du salon, aux hallucinations de l'héroïne qui se voit saisir par des mains gluantes sortant des murs.

Comme nous le faisons remarquer au début, ce qui toujours caractérise ces scènes — comme d'ailleurs une bonne partie du film — c'est cette volonté de destruction, cette constance dans la violence. Ici on ne peut s'empêcher de penser à la première et à la dernière image du film. Le générique nous montre un très gros plan de l'oeil du personnage principal et l'effet est immédiat: un oeil c'est très beau, mais vu de trop près, il s'en dégage quelque chose

d'horrible et d'inhumain; quant à la fin, elle est elle-même en ce sens significative: la caméra glisse lentement vers une photo de la jeune fille, au sein de sa famille, lorsqu'elle était enfant, toute habillée de blanc, et ce regard sur l'enfant, sur cette adulte en puissance est d'une lucidité cruelle, pénétrante et destructrice.

En somme, *REPULSION* est un film très beau, très moderne, mais qui ne se regarde pas facilement et qui, surtout, ne laisse pas indifférent. On reconnaît par là que son auteur s'est profondément engagé. Et cet engagement, remarquable dans tout le jeune cinéma polonais — dont Polanski est le plus brillant représentant le rattache aux très grands cinéastes plus traditionnels que sont Munk et Wajda. Pierre LAMARCHE

## CINE-CAMPUS

### AU COEUR DE LA VIE

(français)  
un film de Robert Enrico

"Je ne sais pas encore l'accueil que réservera le public français à ce film insolite; peut-être sera-t-il dérouté par un style lent, raffiné jusqu'à la préciosité, par un goût prononcé pour le morbide, l'insupportable, la tension lentement accrue. Ce serait dommage; le monde poétique de Robert Enrico a une consistance propre, ne se borne pas à décalquer celui de Bierce."

P.-L. THIRARD.

Au même programme:

#### La Petite Cuiller

court métrage de Carlos Vilardebo

#### Je m'balade dans Moscou

un film de Georgui Daniela

Gratuit pour les membres de l'A.G.E.U.M.

**SAMEDI, LE 5 MARS**

8 H. P.M. — AUDITORIUM DE L'U. DE M.



Les petits chanteurs de Vienne (notre photo) seront à la Grande Salle de Place des Arts lundi soir, le 7 mars.

## Une-vieille-dame-pas-si-indigne-que-ça...

**La vieille dame indigne**, film de René Allio, d'après une nouvelle de Berthold Brecht. Images de Denys Clerval. Avec Sylvie, Molka Ribovska, Victor Lanoux, Etienne Bierry. A l'Elysée.

Ce film de René Allio a déjà connu les festivals du monde et a acquis ainsi un certain nombre de prix. Rio de Janeiro, Venise, Hyères, Acapulco, Montréal, ces villes ont accueilli La vieille dame indigne avec enthousiasme.

Il faut remarquer la sobriété de l'histoire et à la fois de la manière dont elle est contée. Sobriété de style, de goût, d'action. Il faut, pour conduire un récit semblable, user de prudence, même de délicatesse. De ce



côté-là, Allio a excellé. Toute l'importance et la valeur du film réside en sa simplicité. Naturel, qui mène au réalisme.

L'histoire présente un aspect de la vie sur lequel on ne s'attarde habituellement pas, le problème de la vieillesse. Voilà le récit moralisateur tant attendu. Au spectacle de cette dame de 70 ans, Mme Bertini, "roulée" par des enfants ingrats et qui a été à leur service toute sa vie, et qui, enfin, à la mort de son mari, prétend profiter un peu encore de la vie, on ne peut qu'être ému. Enfin libérée, la vieille dame rompt avec son passé, va au cinéma, se crée une jeune amie (Rosalie), achète une voiture, prend des vacances. Vê-

tue d'une éternelle robe noire et coiffée d'un chapeau noir également, elle passe sur l'écran et sa silhouette accroche le cœur dans ce qu'il a de plus profond.

Sylvie est grande dans son rôle. Une magnifique interprétation. Pourtant, La vieille dame indigne est le premier film dont elle tient le rôle principal.

Sur certains points, le film fait songer à l'oeuvre de Bergman, **Les fraises sauvages**, à cause du thème de la vieillesse sans doute.

**La vieille dame indigne** ne laissera personne indifférent.

H. F.

## EN PRIMEUR

### WINTER KEPT US WARM

Tel est le titre du film fait par des étudiants de l'Université de Toronto. Ce film, produit et réalisé par David Secter, 22 ans, a été acclamé à Toronto et en Angleterre pour sa franchise et son naturel. En effet, les critiques du Canada ont loué la réussite du film qui raconte les relations anormales de deux jeunes étudiants: homosexualité à l'état latent.

C'est avec un budget de 8,000 dollars que ces jeunes sont parvenus à produire Winter: ce qui prouve qu'avec de bonnes intentions, de l'imagination et du courage, on peut faire la leçon aux plus techniquement évolués et aux plus cossus que soi.

"Winter Kept Us Warm" sera projeté au Physical auditorium de McGill, jeudi, vendredi et samedi de cette semaine à 9 heures (vendredi et samedi à 7 heures, également).

A retenir.

H. F.



Une scène du film Winter Kept Us Warm qui est présenté à l'Université McGill. Heureux climat... Pour se la couler douce: rien qu'une bonne... cigarette.

PETIT BAL SAMEDI 5 MARS  
**DISCO:** Centre Social  
 ORCHESTRE  
 Nino COIA  
 prix de présence

Entretiens avec nos écrivains

ROCH CARRIER

Au concours littéraire du Québec de 1965, M. Roch Carrier a mérité un deuxième prix dans la section "Oeuvres d'imagination" pour son premier livre, un recueil de vingt-cinq contes: **Jolis Deuils**. Des étudiants s'occupent de la publication de sa conférence intitulée: "J'écris parce que..." entendue récemment. Il y a d'ailleurs possibilité d'une audition personnelle en se rendant au vingt et unième étage dans la tour des intellectuels. Je rappelle ici que le Centre des lettres québécoises possède l'enregistrement de causeries ou d'entrevues très intéressantes données par nos écrivains: Gaston Miron, Gilles Marcotte, Jean Lemoyne, Paul Chamberland, etc.

M. Roch Carrier prépare pour l'automne prochain un livre auquel il a consacré plus de trois ans, comme le précédent. Se basant sur cette expérience personnelle, il affirme que la création littéraire est un instrument merveilleux de connaissance de soi en profondeur. Cet effort d'expression fait éclater les fausses solidités du moi superficiel et conduit à travers un labyrinthe d'angoisse à la découverte d'un homme nouveau en train de naître

par le moyen du processus créateur. C'est cette naissance que voulait signifier Proust: "Un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vies". L'écrivain aspire à libérer l'invisible qui vit en lui. Par une patience du regard, il plonge dans l'inconnu de sa vie intime pour tenter de s'unir au mystère de la vie. "Le savant tient le petit doigt de la vie. Le poète fait l'amour avec elle". Après avoir répondu à ses critiques en maniant habilement le paradoxe, il ajouta que le poète n'a pas à s'expliquer, il n'a qu'à créer.

En 1961, l'auteur de **Jolis Deuils** a voyagé à travers l'Europe et est demeuré quelques années à Paris. Son premier livre a été travaillé en France, en Espagne, en Hollande et en Angleterre: c'est un livre européen. D'où certaines questions.

— Comment voyez-vous l'atmosphère culturelle au Québec ?

— C'est très intéressant de vivre au Québec en ce moment et c'est exaltant parce qu'il y a une naissance qui est en train de

s'opérer. L'écrivain ne doit pas être un étranger mais collaborer en donnant le meilleur de lui-même. C'est ça s'engager. Je m'oppose à cette forme d'engagement qui consisterait à foutre dans nos romans, nos contes, des personnages "actuels". Il faut être actuel en étant profondément soi-même. Pour se rendre compte de cette naissance, voyez le nombre de livres qui se publient, des livres qui tirent leur richesse d'un monde intérieur. Il y a cette chose nouvelle: nous sommes en train de perdre notre complexe d'infériorité.

— Vous parlez de naissance ici au Québec. C'est très rare qu'on aura l'instinct de relire un livre. Les livres d'ici me semblent aussi passagers et aussi futiles que les bonnes tartes de ma grand-mère.

— Ah bon ! Ça vous semble futile. Regardez ce qui se fait. Il me semble qu'il se publie des choses excellentes. Je constate que peut-être les écrivains ne s'engagent pas suffisamment à être tout ce qu'ils sont avec les dangers et les risques que cela comporte. Mais je pense à ce livre magnifique d'Hubert Aquin que je lis en ce moment. Voilà

un homme qui s'est engagé dans son art, qui s'est engagé à être lui-même jusqu'au bout. C'est pourquoi ça nous donne, je crois, un bon livre. D'autre part, beaucoup de nos auteurs n'ont voulu qu'être actuels. Là est l'erreur et l'illusion. L'actualité n'est pas la vérité. La vérité littéraire, c'est ce qui est durable.

— Comment expliquez-vous ce besoin impérieux d'aller en France ?

— Lorsque je suis arrivé en France j'ai eu l'impression que pour la première fois de ma vie je mettais les pieds chez moi. La France nous attire. Cette culture qu'on nous transmet dans les collèges et à l'Université a quelque chose d'artificiel; ça ne correspond pas tellement à notre vie matérielle. Ce qui nous attire, je pense que c'est un doute. On se demande: qu'est-ce que cette culture concrètement ? C'est en arrivant là-bas qu'on se rend compte que ce fait existe, que c'est un fait physique. C'est là qu'on se reconnaît comme étant vraiment chez soi. Jusqu'au moment de l'Europe on se demande si on est enraciné, si on est déraciné. La grande découverte de l'Europe pour moi, ça été de sentir des racines profondes. Là j'étais enraciné à ce vieux phénomène et à ce jeune phénomène de la culture française. C'est magnifique et ça donne une assurance terrifiante: découvrir que ce que nous croyions malgré nous livresque existe. Devant un livre français on se reconnaît. Aller en France, c'est retrouver ses racines. Jusqu'à ce moment-là, on ne croyait pas à ses racines; on croyait avoir de toutes petites racines très courtes et très fragiles et tout à coup on se rend compte qu'on plonge jusqu'au Moyen-Age.

— Pour s'enraciner dans un milieu, il faut accorder de l'importance à la littérature de ce milieu. Pour que les Québécois soient enracinés il faut donc que l'on accorde plus d'importance à la littérature québécoise dans les collèges. La culture que l'on transmet dans les collèges et qui crée

un besoin presque absolu d'aller en France m'apparaît comme une culture désincarnée. Trouvez-vous normal d'avoir des racines culturelles profondes dans un autre pays que le vôtre ?

— Mes racines sont dans la culture française et la culture québécoise est un des phénomènes de cette culture française. Je ne vois aucune divergence. Disons que la culture québécoise est une transformation, c'est un des phénomènes inclus dans ce grand phénomène de la culture française. La littérature québécoise, c'est ma littérature à moi; c'est celle dont je fais partie, où je reconnais mon visage. C'est un phénomène qui existe dans toute sa force. Si on le compare au phénomène français, il est moins fort, moins puissant par ce que plus jeune. Je reconnais aussi bien un livre d'ici qu'un livre de n'importe où. Oui, on a le besoin d'aller en France, puis d'aller ailleurs, en Espagne, en Italie, au Japon, etc. Tout ça c'est le phénomène de la culture qu'on découvre de plus en plus vaste.

\*\*\*

Ces affirmations me suggèrent deux remarques. M. Roch Carrier fait partie de la génération des trente ans. Aussi consternant que cela puisse être, à cent ans de distance, de l'abbé Casgrain jusqu'à nos jours, l'écrivain francophone d'Amérique se demande où sont ses racines ? Du côté de la réalité québécoise vécue au niveau de la vie ? (On essaie de compenser par le voyage). Ce problème reste insoluble jusqu'à ce que naissent de grandes oeuvres québécoises. Ceci m'amène à ma deuxième remarque. Il y a des analogies et des relations importantes entre la vie personnelle d'un individu et la vie collective d'un peuple. Cette naissance que provoque l'expression sur le plan littéraire sera grandement favorisée par cette naissance sur le plan politique et économique qui exige l'indépendance la plus totale possible.

Robert BARBERIS

N.T.U.  
de l'AGEUM

présente  
de

**Tchekhov**

- LES MEFAITS DU TABAC
- L'OURS
- LA DEMANDE EN MARIAGE

Du 1er au 6 mars

**GRAND SALON 8.30 P.M.**

Bar à votre disposition

ETUDIANTS - \$1.00 plus taxe.

# NOTRE CHOIX



Trois pièces de TCHÉKOV.  
Voir reportage en 1re page.

## musique

● Ce soir, à 8 h. 30, à la Salle Claude-Champagne, dernier concert de la Série internationale des Jeunesses musicales; invités: le quintette à vent Eichendorff.

...pour le programme complet, voir un de nos pique-assiettes en page deux...

● Ce soir également, à 8 h. 30, à l'École normale de musique (4873 avenue Westmount), **Quatuor à cordes** Guarnieri.

...programme: quatuor en fa majeur de Mozart; quatuor en la mineur, op. 13 de Mendelssohn. Prix d'entrée pour étudiants: \$1.00...

● Samedi, à la Radio d'Etat, à 2 h., directement du Metropolitan Opera House de New York, **L'Elixir d'Amore** de Donizetti.

...pour ceux qui aiment les roulades...

● Dimanche en soirée, à la Grande Salle de Place des Arts, **The Mitchell Trio**, chanteurs de folklore.

...trois petits tours et puis s'en vont...

● Lundi, à la Grande Salle, **Les petits chanteurs de Vienne**.

...célèbres à Vienne depuis 1498 alors qu'un Habsbourg, l'empereur Maximilien d'Autriche, attachait le groupe à sa cour pour assurer le chant des offices religieux...

● Et mardi, le 8 mars, au Forum, concert populaire du "Star". Chef d'orchestre: Sir Malcolm Sargent. Soliste: **Renata Tebaldi**, soprano.

...programme: Haendel-Elgar: ouverture en ré; Ralph Vaughan Williams: "London Symphony". Tebaldi chantera des airs d'opéras italiens dont la "Canzone del salce" (chanson du saule) tirée d'"Otello" de Verdi.

## théâtre



Catherine Deneuve, la vedette du film de Roman Polanski, **Repulsion** que l'on peut voir au Kent. Un film pour les natures fortes que l'on déconseille aux tendres. Pour les amoureux: un avant goût de la vie à deux.

● Au Stella: **Chat en Poche** de Feydeau. Avec Gaëton Labrèche, Germaine Giroux, André Cailloux, Françoise Faucher, Jean Faubert, Hélène Faubert.

...un bon boulevard...

● A L'Orphéum: **Les sorcières de Salem** d'Arthur Miller, dans une mise en scène d'Albert Millaire. Avec Monique Joly, Hélène Loiseleur, Lionel Ville-neuve, Jean Gascon, Janine Sutto, Yvon Dufour, Jacques Galipeau.

...une excellente production du T.N.M. ...

● A La Poudrière: **Qui a peur de Virginia Woolf ?** d'Edward Albee. Avec Paul Hébert et Monique Lepage.

...en raison du succès de la pièce, jusqu'au 19 mars...

● Au Théâtre de Quat'Sous: **Ciel de lit** de Jean de Hartog, dans une mise en scène d'Albert Millaire. Avec Jean Besré et Lise Lasalle.

...une adaptation de Colette...

● Au Gesù: **Don Juan** de Molière. Avec Gilles Pelletier, Jean Duceppe, Monique Miller, Henri Norbert, Jean Doyon, Claude Préfontaine.

...pour les étudiants...

● A la Comédie-Canadienne: **Journal d'un fou** de Gogol. Avec Robert Coggio.

...jusqu'au 6 mars...

● Au Centre Social de l'Université de Montréal: **Trois pièces de Tchekov**, par le N.T.U.

...à ne pas manquer...

## cinéma

● A l'Avenue: **Life at the top**. ...après room at the top...

● Au Festival: **Onibaba** de Kaneto Shindo.

...l'éternel amour rime avec toujours...

● Au Ciné Week-End: **Kwaidan** de Kobayashi.

...l'art fantastique au service de l'effroyable japonais...

● Au Dauphin: **Un Monsieur de compagnie**, de Philippe de Broca.

...gracieux, piquant jusqu'au délire...

● A l'Elysée: **La vieille dame indigne** de René Allio.

...sur une nouvelle de Bertolt Brecht, une vieille dame pas si indigne que ça...

● Kent: **Repulsion** de Roman Polanski.

...une femme allergique à l'amour, un homme, un rasoir et du cadavre...

● Au Snowdon: **Mickey One** d'Arthur Penn.

...de l'auteur du Gaucher...

● Au Verdi: **Salto**, film polonais de Konwicki.

...prometteur...

● A la Cinémathèque: Semaine du 7 mars.

Lundi: **La baie de la mort** (Abraham Room, URSS, 1926) et **Paris vu par...** (Claude Chabrol, Jean Douchet, Jean-Luc Godard, Jean-Daniel Pollet, Eric Rohmer, Jean Rouch.)

Mardi: **Der Student von Prag** (Stellan Rye et Paul Wengler) et **In Memoriam: Buster Keaton**.

(The balloonatic, Allez oop, The General).

Mercredi: **Le court métrage français**: Rouquier, Leenhardt, Mitry, et **She done him wrong** de Lowell Sherman.

Judi: **My Little Chickadee** (Cline) et **Le Cuirassé Potemkine** (S. Eisenstein).

## beaux-arts

● A la Galerie Nova et Vetera, au Collège Saint-Laurent, peintures et dessins de **Louis Forest**. Jusqu'au 13 mars.

● Au centre d'art d'Argenteuil, gravures de **Jeanne Leroux-Guillaume**.

● A la Galerie Lippel, nouvelles acquisitions d'art africain et précolombien.

● Au Musée des Beaux-Arts, bijoux de **Braque**.

● Au Musée d'Art contemporain, exposition principale: oeuvres de **Christian Rohlf**.

A la Galerie, oeuvres de Henriette Fauteux-Massé. Ce soir, une activité spéciale: conférence, à 8 h. 30, sur l'expressionnisme allemand, prononcée par M. Robert Klein, professeur d'histoire de l'Art à l'Université de Montréal.

## LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

**DIRECTEUR:**  
Daniel St-Aubin  
**REDACTEUR EN CHEF:**  
Henri Frickx

**CHRONIQUEURS:**  
les lettres:  
André Bertrand  
le théâtre:  
Michel Monette  
la musique:  
Daniel St-Aubin  
le cinéma:  
Michel Beaudry et Henri Frickx  
les beaux-arts:  
Raymond Charland

**REDACTEURS:**  
François Hébert, Jean-Pierre Aubin, France-Marie Lupien, Lucien Lorient, Gilles Réhel, Jean-Luc Duguay, Danièle Corbeil, Robert Barberis.

**PHOTOGRAPHE:**  
Serge Proulx

● **LE CAHIER des arts et des lettres** est publié chaque jeudi par LE QUARTIER LATIN.